

Architecte brésilien, auteur de Brasilia et du siège du PCF, à Paris Oscar Niemeyer

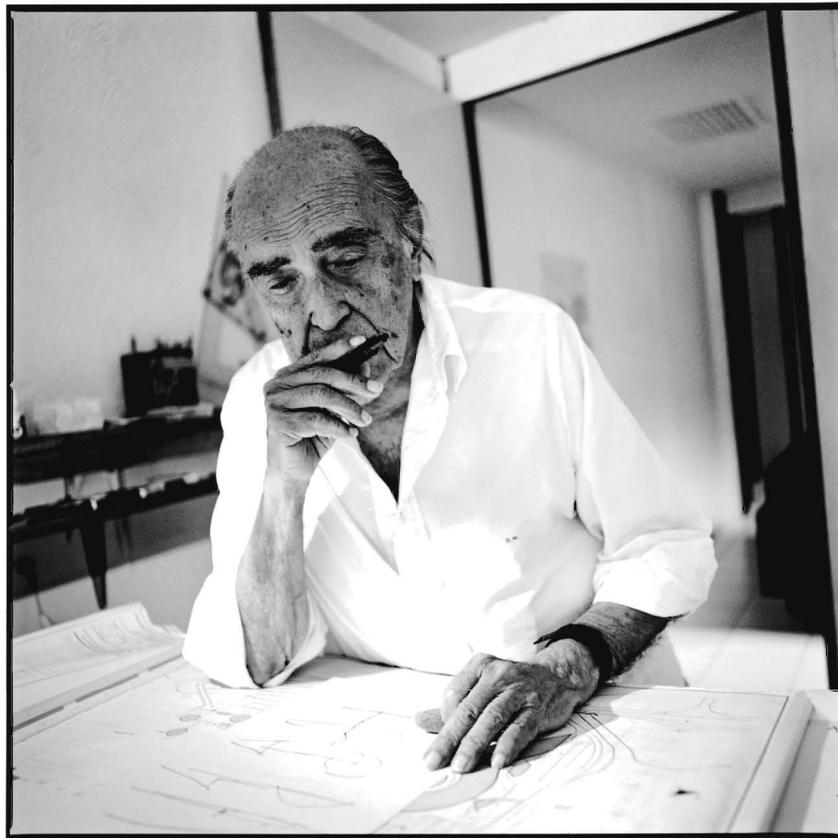
Dernier monument de l'architecture mondiale, le Brésilien Oscar Niemeyer s'est éteint à Rio de Janeiro, le mercredi 5 décembre, à l'âge de 104 ans. Il avait été admis il y a plus d'un mois aux urgences de l'Hospital Samaritano à la suite d'un problème de déshydratation lié à une grippe. Des complications rénales étaient apparues, nécessitant son transfert dans l'unité intermédiaire de l'établissement, où il devait mourir des suites d'une infection respiratoire.

« Mon vrai nom est Oscar Ribeiro de Almeida de Niemeyer Soares. Ribeiro et Soares sont deux noms de famille d'origine portugaise, Almeida est arabe et Niemeyer allemand. Je dois avoir en outre un peu de sang noir et indien. Il est certain que mon

- 15 décembre 1907** Naissance à Rio de Janeiro.
- 1936** Participe, avec l'équipe de Lucio Costa, au projet du ministère de l'éducation et de la santé.
- 1938** Maison d'Oswaldo de Andrade à Sao-Paulo.
- 1940-1944** Construction d'un quartier de Pampulha à Belo Horizonte (Minas Gerais).
- 1945** Adhère au Parti communiste brésilien et dessine le yacht-club Fluminense de Rio.
- 1947** Membre du comité pour le siège de l'ONU à New York.
- 1950** Immeuble Montréal à Sao Paulo.
- 1951** Ecole Júlia-Kubitschek à Diamantina (Brésil).
- 1954** Pavillons du parc d'Ibarapuera à Sao Paulo.
- 1956-1960** Construction de Brasilia, avec Lucio Costa.
- 1962** Prix Lénine de la paix.
- 1967** S'installe à Paris.
- 1969-1977** Université de Constantine en Algérie.
- 1980** Siège du Parti communiste français à Paris.
- 1982** Maison de la culture du Havre.
- 1984** Sambodrome à Rio.
- 1987** Brasilia est classée par l'Unesco.
- 1988** Niemeyer reçoit le Pritzker Architecture Prize, équivalent du Nobel.
- 1996** Musée d'art contemporain de Niterói.
- 2005** Auditorium de Sao Paulo.
- 2006** Epouse Vera Lucia Cabera.
- 5 décembre 2012** Meurt à Rio de Janeiro à l'âge de 104 ans.

ascendance germanique n'a eu aucune influence sur mon caractère, mais, au Brésil, un nom étranger comme celui que j'ai finalement choisi se retient plus facilement », racontait ce personnage merveilleux et attachant, héros international de l'architecture du XX^e siècle aux côtés de Mies Van der Rohe, Frank Lloyd Wright ou Le Corbusier.

Rien d'allemand, vraiment, dans sa personnalité, toute faite de nuances cariocas ? Sauf un petit rien d'efficacité qui fit de lui, prodige virtuose du béton armé, le bâtisseur, avec Lucio Costa, de Brasilia, la nouvelle capitale du Brésil inaugurée en 1960. Universellement respecté, Oscar Niemeyer, né le 15 décembre 1907 à Rio de Janeiro, encore capitale de l'Etat fédéral, avait dans son pays – fait unique pour un architecte – un statut de star, comparable



En 2001. GREER STUDIOS/CORBIS OUTLINE

à celui d'un footballeur ou d'un chanteur populaire.

C'est qu'il n'était pas seulement architecte. Avec sa belle tête d'aristocrate au front interminable et aux yeux de braise, il s'était fait un nom de juste par son désintéressement à l'argent et sa fidélité inextinguible à un idéal de justice sociale. Cela en avait fait un communiste assez persévérant pour regarder avec une affectueuse fidélité les tragiques avatars des régimes socialistes et leur effondrement. De 1965 à 1970, il s'était naturellement exilé du Brésil, passé sous la coupe des militaires, qui, sans oser aller au-delà, lui auront empoisonné la vie. Il restait lié à Fidel Castro, qui, trop heureux de l'aubaine, le lui rendait en hommage et en fraternelles accolades.

S'il laisse une œuvre considérable dans son propre pays, il construisit également nombre d'œuvres majeures en France, qu'il avait choisies comme terre d'exil (siège du Parti communiste, à Paris, 1980), en Algérie (université de Constantine, achevée en 1977), en Italie (siège des éditions Mondadori, près de Milan, en 1975), aux Etats-Unis enfin, où son travail prit sa dimension planétaire à travers l'édification, en complicité relative avec Le Corbusier, du siège de l'ONU à New York, paradigme logique du style dit « international ».

Pas plus que Le Corbusier, de vingt ans

son aîné, pour lequel, encore étudiant, il débordait d'admiration, Niemeyer n'est réductible au strict corset d'un style ou d'une école. Comment ce Carioca sensuel et chaleureux, malgré sa superbe – tout l'opposé, à cet égard, de son idole suisse –, aurait-il pu se passer des courbes et de leur liberté ? Ces courbes, qu'il associait sans détour à sa passion pour le corps de la femme (« *corpo violado* »), un de ses deux motifs de prédilection avec l'architecture.

L'irrépressible besoin du dessin

Oscar Niemeyer était le petit-fils du procureur de la République Ribeiro de Almeida, homme intègre qui devait cependant se ruiner. La famille du futur architecte, qui vivait de ses largesses, apparait ainsi partagée entre tradition, rigueur morale et cette forme de bohème nonchalante qui passe pour être l'essence même de Rio. La tradition, celle qui conduisait sa grand-mère à bousculer ses domestiques « nègres », le jeune Oscar la rejeta très tôt pour embrasser cette éthique politique qui le conduira au Parti communiste dès 1945. Et surtout à embrasser la bohème carioca, qui se transformera, avec l'âge, en une nostalgie puissante, matinée d'une touche sensible de cabotage.

Il y a la vie et ses plaisirs (première bien-norrie, se vantait-il, à 14 ans), et il y a le

dessin, un irrépressible besoin depuis son enfance qui le conduira – « *Comme je ne savais rien faire d'autre* », dira-t-il aussi – à entrer, en 1929, à l'Ecole des beaux-arts de Rio, puis à se tourner vers l'architecture. En 1931, Lucio Costa, architecte renommé, de cinq ans son aîné, devient directeur de l'école. Très vite, Niemeyer intègre son équipe comme stagiaire, puis, en 1934, diplômé en poche, comme collaborateur à part entière. En 1936, Le Corbusier atterrit pour la seconde fois à Rio, invité par Gustavo Capanema, ministre de l'éducation et de la santé. Au terme d'une procédure à la « brésilienne » qui s'apparente à un concours, Lucio Costa est chargé de construire le siège d'un nouveau ministère.

Eclairé par Le Corbusier, qui ne reste au demeurant que trois semaines au Brésil, Costa dessine avec Niemeyer et un petit groupe de déjà grands maîtres brésiliens (Afonso Eduardo Reidy, Carlos Leão, Ernani Vasconcelos, Jorge Machado Moreira) ce bâtiment remarquable d'équilibre qui deviendra plus tard Palais de la culture. La part de Niemeyer y est sans doute encore limitée (l'idée de très hauts pilotis), mais elle intègre la grandeur du pays. Mauvais souvenir, cependant : il n'oubliera jamais comment Le Corbusier, le grand patron des CIAM (les congrès internationaux d'architecture moderne), qui, dira-t-il « *man-*

quait d'éthique » (Niemeyer par lui-même, entretiens avec Edouard Bailly, Baland, 1993), se serait approprié ensuite cette idée. Un premier mais douloureux « malentendu » pour le jeune architecte qui cherche alors, avec passion, à intégrer le vocabulaire du Corbusier, soit, outre les pilotis et les pare-soleil, le plan libre et l'indépendance des structures...

Alors que la guerre est sur le point d'éclater en Europe, Niemeyer butine encore aux côtés de Costa, livrant sa première œuvre (une crèche à Rio) en 1937. En 1940, il se lie d'amitié, grâce à Capanema, avec Juscelino Kubitschek, alors maire de Belo Horizonte, métropole du Minas Gerais et Etat sanctuaire de l'architecture coloniale : Ouro-Preto, Diamantina, Tiradentes... Niemeyer, Kubitschek, c'est une rencontre heureuse et durable entre un maître d'œuvre et un maître d'ouvrage, comme l'histoire de l'architecture n'en connaît que rarement. D'emblée le maire de Belo-Horizonte va proposer à Niemeyer la construction d'un nouveau quartier, Pampulha, sur les rives d'un lac. Le quartier se limitera à cinq édifices, dont la maison de Kubitschek, un casino plus tard converti en musée, un club de sport, une salle de bal et surtout l'église Saint-François d'Assise, dont l'impact allait être considérable sur la nouvelle génération des concepteurs brésiliens.

Le Corbusier « tropicalisé »

L'église de Pampulha, avec son quadruple voile parabolique de béton, coupe les ponts avec le vocabulaire international, comme avec Le Corbusier, qui ne s'est pas, alors, trop éloigné encore de la rigueur des lignes droites. « *J'ai tropicalisé ce que j'avais appris du maître* », dira Niemeyer. Ces quatre voûtes, il en reproduira mille et une fois le dessin, pour les étudiants ou, dans une moindre mesure, pour les caméras, auxquels, l'âge venant, il consacre volontiers son temps, entre deux flots de nostalgie. Leur dessin est en fait, expliquera-t-il, le résultat d'une réflexion mentale intense, et préalable, qui ne va pas sans l'écriture, élément essentiel d'une conception claire, et donc susceptible d'être comprise et partagée.

Cette capacité d'échange, assez éloignée de la mégalomanie qu'on lui prête parfois comme à tout architecte d'une telle stature, c'est aussi ce qui explique sa vertigineuse carrière : le prodigieux ensemble du parc Ibarapuera, à Sao Paulo (1954) et, dans la même ville, les ondes stupéfiantes de l'immeuble Copan (1957) ; puis Brasilia, commande de Kubitschek devenu président du Brésil, dont la première phase, en plein désert, n'aura pris que trois ans (1957-1960), puis se poursuivra bon an mal an avec les militaires jusqu'en 1981, année où il dessine un mémorial au fondateur de la ville.

Trente monuments à Brasilia, près de vingt édifices de toute nature à Rio, une dizaine à Sao Paulo, autant à Belo Horizonte et Pampulha... En France, il construira, outre le siège du PCF, la bourse du travail de Bobigny (1980), l'étonnante Maison de la culture du Havre, surnommée Le Volcan (1978-1982), et le siège du quotidien *L'Humanité*, à Saint-Denis (1989). Au total quelque 600 réalisations, mais rien en Union soviétique, dont il méprisait la production architecturale. Tout cela sans jamais prendre l'avion, qu'Oscar Niemeyer, sculpteur de paysages, avait en horreur. ■

FREDERIC EDELMANN

Loin des théories, les courbes libres, élégantes et désinvoltes du génie

L'UNE des dernières œuvres majeures d'Oscar Niemeyer, dessins et rêves exceptés, est, dans sa chère ville de Rio, le Sambodrome (1984). Cette invention architecturale accueillie le plus fameux carnaval au monde. A vide, l'œuvre est déconcertante. Elle ressemble, c'est selon, à des fragments de stade rangés le long d'une autoroute ou à la ligne droite des tribunes d'un circuit de formule 1, stands et loges compris.

Niemeyer – et ce double, ce diable qu'il avait en lui – ne pouvait l'imaginer sans la foule torride qui l'anime. En février 2012, il assista dans un fauteuil roulant à la réouverture des lieux désormais conformes avec la symétrie qu'il

voulut leur donner. Et compatible avec l'accueil, en 2016, des épreuves olympiques de tir à l'arc et l'arrivée du marathon. Mais la dernière œuvre dont il a pu surveiller la réalisation est le Musée d'art contemporain de Niterói (1996), coupe de béton blanc posée sur un rocher en bord de baie face à Rio.

Dans le film de Marc-Henri Wajnberg pour Arte, *Un architecte engagé dans le siècle* (1999-2000), le musée devient une soucoupe volante, assez naïve, qui tourne si vite sur elle-même qu'on ne peut apercevoir la médiocrité du béton. Si le Sambodrome s'explique par sa fonction, le musée de Niterói s'impose par sa position dans le paysage. Ce que révèle aussi

le film, c'est l'étonnante fortune critique de Niemeyer, qui a connu de son vivant le purgatoire des artistes et son retour en grâce. En eut-il la conscience ? Rien ne l'indique, ni dans ses entretiens avec Edouard Bailly (Baland, 1993), ni dans ses mémoires, *Les Courbes du temps* (Gallimard, 1999).

En direct du croquis au bâti

Disparu en 1998, Lucio Costa, urbaniste de Brasilia, avait, de son côté, mal senti le désamour subi par la nouvelle capitale. Altruiste mais narcissique, poète lucide, Niemeyer sut voir la lente dégradation de l'architecture brésilienne, si vigoureuse et exigeante jusqu'au début des années

1980. Le Brésil possédait un génie propre de l'architecture qui rendait inutile la recherche d'une spécificité locale. Il l'imagina un temps avant de trouver sa voie dans sa propre liberté de dessin. Cette capacité d'invention rend délicate l'approche critique de son œuvre, surtout si l'on se limite à ses constructions françaises.

Pour le siège du PCF à Paris, qui a vocation de forteresse interdite, Niemeyer imagine un bâtiment ostensiblement fermé par les couleurs de l'édifice de bureaux en même temps que signalé par la singulière coupole qui coiffe l'ancienne salle du comité central. La désinvolture de l'ensemble, indifférent à la topographie parisienne, est aujourd'hui saluée.

Au Havre, il adopte une position opposée, évitant toute confrontation avec la ville reconstruite par Auguste Perret : en enterrant la Maison de la culture, il lui donne l'espace et la vie qu'elle n'aurait pas trouvés à l'ombre des tours du vieux maître français.

Au Brésil, c'est l'élégance qui guide son crayon, presque instinctivement, si l'on en juge par le passage direct du croquis au bâti, tel qu'il put le pratiquer à Brasilia grâce à l'ingénieur Joaquim Cardoso. Théoriser sur de telles bases ? Cela n'aura jamais été la spécialité de Niemeyer, malgré quelques articles dans la revue *Modulor*. Cela aussi aura préservé sa liberté. ■

F.E.